

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 30/1 (2003)

DOI: 10.11588/fr.2003.2.63649

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

forces culturelles qui ne se réduit pas à un rapport de communication d'abord passif, puis actif et intériorisé. L'émergence en France et ailleurs de *l'espace public* et de ses institutions qui accompagnent et soutiennent une culture civique d'abord occulte puis publique ne doit pas masquer la question des conditions économiques et sociales nécessaires à l'instauration de la délibération publique. La Grande-Bretagne a su réconcilier pouvoir et liberté, en Allemagne, en Prusse, en Autriche une certaine forme d'alliance entre pouvoir et culture s'est nouée, en France l'alliance fatale du despotisme et de l'impuissance (p. 232) ne suffit pas à faire comprendre l'échec du l'Ancien Régime et moins encore la victoire du nouveau Régime.

Ainsi peut-on se poser la question des rapports politique – opinion – culture en termes moins consensuels, mais en terme de rapports de force où le social, l'économique et le symbolique s'associent dans des conflits. Sans revenir à l'interprétation noblesse contre bourgeoisie, féodalisme contre capitalisme, il y a place pour une véritable analyse de la culture déchirée des noblesses pour lesquelles le rang, le privilège, la coutume sont l'essence même du rang social, et ni Frédéric II, ni Joseph II n'ont attaqué de front ce bloc de valeurs et d'habitus que la Révolution française ne réussira même pas à abolir totalement en France, comme l'a démontré Arno Meyer. De même, l'État, en France, n'a pas été totalement hostile à la sphère publique, ce que montrent l'analyse des Loges, celle des Académies, celle de la direction des Arts, et plus encore la politique contournée à l'égard de la librairie et de la censure. Le dossier de la religion, le piétisme germanique ou la politique de réforme et des luttes religieuses en France révéleraient des ambiguïtés analogues, la force du passé, le rôle possible des intellectuels issus de la sphère religieuse, la critique éclairée pour un recul de l'obscurantisme réel. Dans la lutte et le conflit, la montée de l'individualisme trouve son chemin, comme elle a pu trouver le sien dans la défense d'aristocratiques libertés.

T. C. W. Blanning mérite à double titre la reconnaissance de ses lecteurs et l'on souhaite qu'ils soient nombreux. D'abord parce qu'il a su avec force montrer la montée en puissance du pouvoir de la culture face à l'ordre établi, aussi parce qu'il a su avec élégance broser un tableau des différences culturelles qui dessinent le paysage européen. Ensuite, parce qu'il nous invite à réfléchir à nouveaux frais aux leçons de l'Histoire culturelle des vingt dernières années et à rouvrir des dossiers anciens, celui de la formation des patriotismes à l'âge du cosmopolitisme et de l'universalisme, celui du marché des biens symboliques, celui des fonctionnements de la sphère critique par exemple dans la pratique des querelles, celui du rapport de la culture intellectuelle et artistique à la culture matérielle; celui enfin, des mécanismes de la diffusion des modèles culturels dans l'espace, le temps, la hiérarchie sociale. Au total, quelque trente années après le grand livre de Denis Richet, *«l'Esprit des institutions»*, c'est une invite à relire la notion d'Ancien Régime du point de vue politique qui nous est faite en tenant compte d'autres modèles que ceux ici analysés, la péninsule Ibérique, les États italiens, la Hollande, voire les territoires orientaux et septentrionaux de l'Europe. C'est dire l'intérêt que l'on doit avoir à lire *«The Culture of power and the Power of culture»* et qui bénéficie de surcroît, d'analyses originales, d'un style convainquant et d'un humour certain.

Daniel ROCHE, Paris

Antje STANNEK, *Telemachs Brüder. Die höfische Bildungsreise des 17. Jahrhunderts*, Frankfurt (Campus) 2001, 302 p. (Geschichte und Geschlechter, 33).

C'est sous la bannière de Fénelon et de son *«Télémaque»* qu'A. Stannek présente une étude très aboutie sur la forme assez particulière du voyage au XVII<sup>e</sup> siècle chez les jeunes aristocrates *«allemands»*. La notion de *«Grand Tour»* qu'elle emploie volontiers serait sans doute mieux adaptée pour le siècle suivant, et l'on sait que cette expression française

est d'origine anglaise. Le »Grand Tour« ne consistait pas seulement en un voyage en Italie comme on le croit souvent, il était organisé autour de la visite des nations européennes. D'autre part, le »Grand Tour« n'avait pas de vocation pédagogique réelle, même si l'on prétendait alors le contraire, en particulier chez les précepteurs qui accompagnaient les jeunes gens. Il consistait davantage en un rite de passage, à »passer aux hommes« selon l'expression consacrée, car le voyage était réservé aux garçons. Dans les six cas étudiés par l'auteur, il s'agit plutôt de voyages d'éducation, ainsi que l'indique le titre de l'ouvrage, une forme aristocratique de »peregrinatio academica«, dont »l'utilité« était d'ailleurs contestée par certains pédagogues: le débat ne se fit pas seulement en Allemagne; on connaît dans le domaine francophone, et assez tard, l'opinion convergente d'un Bêat de Muralt, d'un Jean-Jacques Rousseau et ... de Frédéric II (épître »sur les voyages«). L'auteur a limité son étude aux familles catholiques ou protestantes de la haute noblesse du Saint-Empire (des Fugger aux princes de Brunswick-Lunebourg), dont les caractères sont originaux par rapport aux autres pays d'Europe qui pratiquent le »Grand Tour«: un nombre considérable de petites-cours (p. 350), leur aspect assez cosmopolite lié à la diversité même de l'Empire. L'auteur note, par exemple, que la formation des jeunes nobles pouvait comporter outre les matières que l'on enseignait dans les académies (équitation, danse, escrime), une formation en langues étrangères modernes, celles qui étaient pratiquées dans l'Empire, plus l'italien et le français. À la différence des membres de familles princières des grands États européens qui voyageaient très peu – et sous pseudonyme – pour échapper aux obligations protocolaires, les héritiers des petites principautés allemandes circulaient le plus souvent assez bourgeoisement et utilement (inscription dans les universités et fréquentation des académies nobles): accompagné d'un précepteur et de quelques serviteurs, d'un maître-d'hôtel quand on était un prince important, le jeune voyageur descendait dans les auberges – propices à quelque beuverie adolescente – et prenait les moyens de transport habituels, du cheval au coche d'eau. Le but déclaré était de le modeler à l'imitation du »cortegiano« de Castiglione. L'un des intérêts du livre de Mme Stannek est de nous présenter, avec force documents d'archives, la réalité de cette belle ambition pédagogique: permanence des stéréotypes nationaux (et de sexe) dans les journaux de voyage, difficultés de circulation dues aux guerres dont les princes étaient parties prenantes, pratiques vestimentaires réformées (»à la mode«) pour voyager et pour être »reçu«, découverte des mécanismes financiers (lettres de change, banques), gestion de budget, rencontres féminines... Le meilleur de la formation des jeunes gens était peut-être dans le quotidien de ces expériences, uniques pour une existence de prince. L'Italie est, naturellement, la destination favorite du voyage, et souvent aussi ses universités et ses académies, la France la suit – mais non pour son Université; l'Angleterre est encore à découvrir et l'Espagne disparaît presque totalement des parcours classiques. Selon les sensibilités religieuses, les pays catholiques ou protestants attirent telle ou telle part de la noblesse allemande. Les protestants vont apprendre le français à Strasbourg, à Genève ou à Saumur. Le fin maillage de la Compagnie de Jésus dans l'Europe catholique permet un suivi continu des jeunes gens dans leur »Grand Tour«. L'ouvrage est complété d'une solide bibliographie de sources primaires (archives publiques et privées, relations imprimées de voyage, guides). On regrette seulement le défaut d'index qui aurait rendu plus maniable ce beau et savant volume qui se lit très agréablement.

François MOUREAU, Paris